

Dāvūd NAVVĀBĪ

Traduit et développé par:

A. ROUHBAKHSHAN

L'enseignement du français en Iran

L'histoire de l'enseignement de la langue française en Iran remonte à l'époque safavide. C'est en effet, au milieu du XVII^e siècle, du temps de Shāh 'Abbās II, qu'un prêtre belge, le père Raphaël du Mans, a, pour la première fois, introduit l'enseignement du français à la cour royale d'Ispahan. Le père Raphaël, dont le nom véritable était Jacques de Tertre, a passé une cinquantaine d'années en Iran. Il connaissait parfaitement le turc, le persan et, dans une certaine mesure, l'arabe. Il avait étudié la littérature et la grammaire persanes et connaissait les mœurs et les traditions du pays. Son livre, *Estat de la Perse en 1660*¹,

1- Cet ouvrage, préparé à l'intention de Jean-Baptiste Colbert, chancelier de Louis XIV, a été réédité en 1890 par Charles Schefer (1820-1898) qui y a ajouté une introduction détaillée et des notes savantes: Cf QĀ'EM-MAQĀMĪ, Seyfoddīn, *Tārīkh-e ravābet-e ma'navī va siyāsī-ye Īrān va Farānse* (L'histoire des relations intellectuelles et politiques de l'Iran avec la France), Téhéran, 1349/1970, p. 204.

témoigne de la profondeur de ses connaissances.

Après la chute des Safavides, l'Iran fut en proie à l'anarchie, et seuls les ports et les îlots du golfe Persique restèrent ouverts et accessibles aux Européens qui s'y rendaient régulièrement. Parmi eux, il y avait des représentants du commerce qui passèrent de longues années dans cette région et qui même prirent des Iraniennes pour épouses.

A l'époque qādjāre les princes étaient particulièrement en relation suivie avec les Européens qui se rendaient en Iran. Ceci permettait à ces princes de faire, graduellement, l'apprentissage des langues européennes; ainsi prenaient-ils peu à peu goût à la culture de l'Europe. Cette inclination les incitait à la défense de cette culture et contribuait à sa diffusion et à son implantation de plus en plus profonde dans notre pays. Déjà au début du XIX^e siècle, un nombre considérable des princes qādjārs connaissaient le français: par exemple, Malek-Qāsem Mīrzā, soixante-dixième fils de Fath-'Alī Shāh, avait appris le français d'une dame du nom de Madame Marinière. Venue en Iran, vers 1810, en compagnie de son mari, elle entra, à la suite du décès de celui-ci, à la cour de Fath-'Alī Shāh, et assura l'enseignement des princes.²

Parmi les hommes de la cour, les princes mis à part, certains connaissaient les langues européennes, en particulier le français, tel que Mīrzā Mas'ūd-e Garmrūdī, fils de Mīrzā Raḥīm..., secrétaire de 'Abbās Mīrzā à Tabriz.³ Il avait appris le français

2- Eugène FLANDIN, *Voyage en Perse pendant les années 1840-1841*, Paris, Gide et J. Bandry, s.d., trad. persane, Ispahan, 1326/1947, p. 354.

3- 'Abbās-Mīrzā, lui-même, s'intéressait particulièrement à la culture et aux sciences européennes. Nous possédons de nombreux témoignages sur ce sujet, mais nous ne citons ici que celui de Gaspard DROUVILLE qui a connu personnellement le Prince Héritier: «Quoique Abas-Mirza fût jeune encore, son père, parvenu au trône, n'hésita pas à lui confier le Gouvernement de l'Azerbidjan (sic) et la conduite de la guerre contre les Russes. Ce fut alors que ce Prince reconnut la supériorité de la discipline et de la tactique européennes, et qu'il mit tout en œuvre pour décider le Roi à l'adopter (...) Plusieurs officiers de mérite étaient attachés à la suite de l'Ambassade française, entr'autres (sic) un capitaine du génie nommé Lami. Le Prince prit de lui des leçons de mathématiques et fit des progrès rapides. Il se fit traduire les œuvres militaires de Guibert... Il partageait son temps entre l'étude et les manœuvres des troupes d'infanterie et d'artillerie, qu'il fesait (sic) instruire aussi par des officiers

chez les membres de la «mission française» (du général de Gardane) et «avait fait des progrès à tel point qu'il connaissait bien la littérature française»⁴. 'Askar-Khān-e Afshār, qui s'était rendu en ambassade en France vers 1807, ainsi que quelques-uns de sa suite, avaient appris le français et s'étaient familiarisés avec la civilisation et les coutumes françaises. L'un de ces voyageurs, est Nazar-'Alī-Khān, neveu de 'Askar-Khān, qui, à l'arrivée de l'ambassadeur de France, le comte de Sercey, en 1839, en Iran, fut désigné pour lui servir de guide.⁵

Plus tard, à l'époque de Moḥammad-Shāh, une démarche officielle fut entreprise en faveur de l'enseignement des langues européennes en Iran, le français notamment. Un prêtre américain de l'église presbytérienne, père Justin Perkins, arrivé avec sa femme, en 1834, à Tabriz, avait appris l'anglais à Malek-Qāsem Mīrzā, oncle du roi. Il était parvenu à s'enraciner peu à peu dans la région et à créer à Ūrmīya une église, une bibliothèque, une imprimerie ainsi qu'une école⁶, ouverte à tout le monde. Cette initiative provoqua la vive colère des autres sectes chrétiennes installées dans la région. Pour faire front à cette colère, père Perkins sollicita l'aide de son élève princier Malek-Qāsem Mīrzā qui parvint, en 1839, à lui procurer un firman royal, l'autorisant officiellement à fonder une école.⁷ Lorsque la papauté et les autres institutions catholiques de l'Europe eurent vent de cette nouvelle, elles s'empressèrent d'envoyer des missionnaires en Iran. Dans ce domaine, les Français se révélèrent les plus entreprenants de tous les Européens. En effet, juste au moment où le père Perkins venait d'obtenir le firman royal, un Français, le

← français». (DROUVILLE, Gaspard: *Voyage en Perse, pendant les années 1812 et 1813*, St. Petersburg, Pluchart et Paris, Firmin Didot, 1819, vol. II, pp. 4-5.)

4- Modjtābā MĪNOVĪ, "Avvalīn Kārevān-e Ma'refat" (La première caravane estudiantine), in *Yaghmā*, VI, 5, p. 183.

5- E. FLANDIN, *op. cit.*, p. 58.

6- Cette école, la première fondée en 1834 en Iran par les missionnaires américains, fut transplantée dans le village de Seir en 1846, et se transforma en internat. Cf. *Iranshahr*, ouvrage collectif, publié par la Commission Nationale Iranienne pour l'UNESCO, 2 vol., Téhéran, University Press, 1943-4, vol. II, p.1208.

7- «Dāstānī az moballeghīn-e 'īsavī dar Īrān» (Une histoire des missionnaires chrétiens en Iran), in *Yādegār*, vol. III, 6-7, fev.-mars 1947, pp. 60-1.

père Eugène Boré fut envoyé en Āzarbāydjān.⁸

Après avoir passé une partie de sa vie à l'étude des langues orientales, E. Boré rêvait de se rendre en Orient. C'était un grand érudit et un savant réputé comme spécialiste des questions orientales. L'Institut Scientifique Français, résolu à envoyer quelqu'un en voyage d'étude et de recherche en Iran, le désigna pour accomplir cette mission. Au même moment, le gouvernement français envisageait d'expédier en Iran une mission en ambassade. François Guizot (1787-1874), homme d'Etat et historien de grand mérite, alors Ministre des Affaires Etrangères, n'était pas sans ignorer les talents et les mérites de E. Boré. Il lui proposa alors d'accompagner cette mission, ce qu'il accepta avec grande joie.⁹

Arrivé à Istanbul, E. Boré prit contact avec les missionnaires catholiques déjà installés dans la capitale ottomane. Il y resta un laps de temps. Le moment du départ venu, les missionnaires d'Istanbul lui proposèrent d'emmenner avec lui l'un d'entre eux, pour qu'il puisse étudier de près la situation des Arméniens de l'Arménie, de l'Azarbāydjān et du Kurdistan. Boré, bon croyant et ancien disciple du célèbre prédicateur français, le père Félicité-Robert de Lamennais, accepta volontiers cette proposition et se mit en route le 2 mai 1838, en compagnie du père Scaffi, pour arriver le 8 novembre de la même année à Tabriz, où il s'installa pour un certain temps. Quelques mois plus tard, lorsqu'il fut connu et que sa réputation fut bien établie, le père E. Boré jugea le moment opportun pour créer à Tabriz une école «polytechnique», dont la langue d'enseignement devait être le français. Son but était, avant tout, d'apprendre les sciences modernes aux Iraniens.

Il pensait également contribuer au renforcement des relations franco-iraniennes. Mais comme il ne se voyait pas en mesure de parvenir tout seul à cette fin, il envoya le père Scaffi à Istanbul pour demander de l'aide en hommes et en matériel aux missionnaires français. Istanbul ne parvenant pas à répondre à ces exigences, Scaffi dut se rendre à Paris, d'où il revint en compagnie

8- *Ibid.*, p. 61.

9- *Ibid.*, p. 62.

de la mission diplomatique du comte de Sercey. E. Boré, homme d'action et dur à la peine, n'attendit pas le retour de son collègue. Il se mit immédiatement au travail et, vers le milieu de 1839, il inaugura à Tabriz une école qui fut tout de suite surchargée d'élèves. Les candidats étant beaucoup plus nombreux qu'il n'avait prévu, Boré fut obligé de n'en admettre qu'une petite partie.¹⁰

Boré commença par enseigner la grammaire française qu'il avait rédigée lui-même en persan. Son succès dans ce domaine fut tel que Mahd-e 'Olyā, mère du Prince Héritier, eut l'idée de lui confier l'éducation de son fils. Moḥammad Shāh, à son tour, par un firman, le confirma et l'encouragea à continuer son travail. Mais les Arméniens et les chrétiens non-catholiques, excités par les intrigues des missionnaires protestants et américains, entravaient sans cesse son action et lui créaient, chaque jour, des problèmes de plus en plus embarrassants.

En mars 1840, la mission française, dirigée par le comte de Sercey et accompagnée du père Scafi, se rendit à Ispahan pour solliciter une audience auprès de Moḥammad-Shāh, qui s'y trouvait alors en visite d'inspection. E. Boré avait précédé cette mission, et contribua beaucoup au bon déroulement des entretiens bilatéraux. Ici encore, Moḥammad-Shāh décréta un nouveau firman¹¹, confirmant le premier et soutenant de manière précise et sérieuse le travail de Boré en ce qui concernait la création de nouvelles écoles. De plus, pour appuyer sa faveur particulière à l'égard des Français, il autorisa E. Boré à créer à Djolfā¹² une école d'enseignement, comme celle de Tabriz, pour

10- Pour se faire une idée de l'importance de l'œuvre de E. Boré, voir Eugène Flandin, *op. cit.*, p. 70.

11- Ce firman, rédigé en persan, français et arménien, stipule que «...L'éthnie catholique... est autorisée et libre à construire des écoles scientifiques et d'éduquer les enfants (...) et... nous les autorisons et leur permettons de construire une école à Djolfā, et de propager les sciences. Nous chargeons les gouverneurs présents et futurs d'Ispahan de veiller à la sécurité des 'Pādriyān-e Kātolik-e Farānse' (Pères catholiques français) et au bon déroulement de leur travail...» Cf. *Yādegār*, III, 6-7, p. 65-6.

12- Notons qu'à cette époque, il existait plusieurs écoles arméniennes à Djolfā, mais la plus moderne fut créée en 1843. Cf. *Iranshahr*, *op. cit.*, tome 2, p. 1192.

les élèves musulmans et chrétiens.

Sûr de ce que son œuvre de Tabriz allait désormais fonctionner comme prévu, E. Boré s'installa alors à Ispahan, d'où il partit après six mois pour Ūrmīya, via Kurdistan. Mais, à Mossoul il reçut l'ordre de se rendre à Jérusalem comme Consul de France. Il quitta ainsi définitivement l'Iran, tandis que d'autres missionnaires le remplacèrent à Tabriz.

Poursuivant le travail de Boré, Théophan créa à Ūrmīya une école semblable qui, pourtant, ne put résister aux pressions nées des rivalités des pères américains, et dut bientôt fermer ses portes,¹³ tandis que celle fondée par les Américains eux-mêmes, subsista presque un siècle, pour être supprimée en 1933.¹⁴

De même qu' E. Boré, d'autres Français, qui se sont rendus en Iran au début de l'époque qādjāre, ont aussi pris une part importante à y diffuser la langue et les mœurs de leur pays. Le plus célèbre d'entre eux est Jules Richard, d'Autrey (dans les Vosges), qui partit en voyage touristique en Iran, et qui y resta toute sa vie. Au début, J. Richard enseignait le français en leçons particulières. Mais à la création du Dār ol-Fonūn,¹⁵ on l'y nomma professeur de français, poste qu'il occupa jusqu'à la fin de sa vie. La fondation du Dār ol-Fonūn, dont l'enseignement scientifique se faisait en langue française, ouvrit un nouveau chapitre dans l'histoire culturelle du pays. Par sa renommée éblouissante et son prestige initial, le Dār ol-Fonūn fut à l'origine de la fondation des écoles modernes du même genre, comme celle de caractère plus militaire que scientifique, fondée en 1858 à Tabriz. La plupart des enseignants de cette école étaient des Français ou des diplômés du Dār ol-Fonūn. Mais, comme elle était, au fond, partie intégrante de l'appareil de luxe du Prince Héritier, elle ne put contribuer à une évolution quelconque et exercer une influence durable.¹⁶

Une autre école créée en Iran pour «enseigner les langues

13- *Yādegār*, *op.cit.* p. 183.

14- *Madjalle-ye Īrān va Āmrīkā* (Magazine Iran-Amérique), vol.1, n°8, p.38.

15- Voir pp. 33 et suiv.: «Dār ol-Fonūn».

16- MOHĪT-ṬABĀṬABĀ'Ī, Moḥammad, «Dār ol-Fonūn», in *Shafaq*, Téhéran, 1934.

européennes et la géographie» portait le nom de *Moshīriya*; mais nous ne disposons malheureusement pas assez d'informations à son sujet.

En 1882, fut créée à Ispahan une école militaire à l'européenne, sous le nom de *Madrāse-ye Homāyūnī* (L'École Royale), qui servit de modèle à une autre école, fondée deux ans plus tard à Téhéran. Les enseignants de cette école qui était dirigée par le Ministère de la Guerre, étaient pour la plupart des Français.¹⁷ En plus comme nous l'avons déjà signalé, les Européens qui résidaient en Iran obtinrent l'autorisation de créer des écoles dans certaines villes d'Iran. Et c'est surtout pour la création des écoles pour jeunes filles qu'ils eurent de grands succès. Il faut signaler que l'idée même de créer des écoles à l'intention des jeunes filles venait des Européens. C'est ainsi que les Lazaristes ont créé en 1860 pour la première fois en Iran, l'école Saint-Louis de Téhéran, destinée exclusivement aux jeunes filles,¹⁸ alors que les sœurs Saint-Vincent de Paul ont créé en 1865 des écoles Saint-Joseph¹⁹ pour jeunes filles à *Ūrmīya*, *Salmās*, *Tabriz* et *Ispahan*. Celle de Téhéran n'a vu le jour que dix ans plus tard. Mme Jeanne Dieulafoy, qui, en compagnie de son mari, arrivait en 1881 en Iran, a parlé longuement de l'école Saint-Vincent de Téhéran.²⁰ Les Lazaristes «avaient créé en 1896 à *Urmiya* un collège avec 42 élèves, et en 1899 une école externe fréquentée par près de 130 jeunes filles (...) si l'on tient compte de la cinquantaine d'écoles que la mission entretenait dans les villages

17- *Madjalle-ye Ta'lim va Tarbiyat* (Le magazine de l'enseignement et de l'éducation), vol. IV, n°6, p. 361.

18- N'oublions pas que la première école de jeunes filles en Iran fut créée le 12 mars 1838 à *Tabriz* par Mme A. Grant, femme du médecin de la mission américaine, qui au commencement n'avait que quatre élèves. Elle se transforma bientôt en internat gratuit. Cf. *Iranshahr*, *op.cit.*, p. 1208.

19- La fondation des «Sœurs de Saint-Joseph de Cluny» avait été créée au début du XIX^e siècle par Anne-Marie Javouey. Elle envoya dès 1820 ses premières filles aux Mascareignes. Cf. Simone CLAPIER-VALLADON, «Les femmes françaises d'Outre-mer: témoignages et souvenirs de la vie quotidienne», in *Mondes et Cultures*, tome XLIV, 4, 1984, p. 859.

20- Jeanne DIEULAFOY, *La Perse, la Chaldée et la Susiane, Relation de Voyage*, Paris, Hachette, in fol., 739p.

d'Urmiya et des écoles dirigées par les Filles de la Charité (= Les Filles de Saint-Vincent de Paul), l'on verra qu'en 1906-7 la mission catholique (française) d'Urmiya était à la tête d'une organisation scolaire importante (...) avec 1255 élèves dont 320 apprenaient le français».²¹

En 1900, l'école Jeanne d'Arc fut fondée à Téhéran par les sœurs catholiques. Cette école qui fonctionna jusqu'en 1979, joua un grand rôle dans l'enseignement du français aux jeunes Iraniennes et dans la diffusion de la culture et des sciences d'appartenance française en Iran. C'est également vers 1900 que l'école de l'Alliance Française²² de Téhéran, de confession juive et dirigée par des enseignants français, a commencé à fonctionner.²³ Mais, outre ces écoles, souvent fondées et dirigées par des institutions privées ou pieuses, l'Institut Franco-Iranien, établissement gouvernemental, a contribué plus qu'aucun autre à l'apprentissage du français par les Iraniens. Cet Institut, fondé en 1949, a cessé provisoirement de fonctionner depuis 1983.

En 1963, le général Charles de Gaulle, alors président de la République Française et en visite officielle en Iran, prononça un discours émouvant à l'Institut, qui incita le Ministère iranien de l'Éducation à faire offre d'un terrain pour y construire, avec le concours du gouvernement français, une école d'expression française de 1.200 élèves, confiée à la mission laïque. Cette école du nom du grand médecin iranien du X^e siècle, Zakarīyyā Rāzī, fonctionna jusqu'à la veille de la Révolution Islamique. Pour

21- Abol Hassan GHAFARI, *Les relations franco-persanes dans le contexte de la politique extérieure de la III^e République à la veille de la première guerre mondiale*, texte dactylo., thèse, Université Paris I, avril 1978, pp. 256 et suiv.

22- Il est à noter que la première école israélite d'Iran a été créée presque en même temps que le Dār ol-Fonūn, à la demande de l'Alliance Israélite et avec l'accord de Nāṣeroddīn Shāh, qui lui octroya une subvention annuelle de deux cents tomans (plus de 2. 400 francs d'alors). Cf. *Iranshahr*, *op. cit.*, p. 1194.

23- Pour plus de détails sur ces écoles voir: BALAY, Christophe, et Michel Cuypers, *Aux sources de la nouvelle persane*, Paris, Editions Recherche sur les Civilisations, 1983, pp. 16-19, ainsi que A. GHAFARI, *op. cit.*, pp. 256-265 et 290-299, A. NETZER, «Alliance Israélite Universelle», in *Encyclopaedia Iranica*, I, 8 (1985), pp. 893-895, et Ali-Akbar Siassi, *La Perse au contact de l'Occident*, Paris, Leroux, 1931, pp. 185.

développer l'enseignement du français en Iran, le gouvernement du général de Gaulle prit une autre mesure. Ainsi, entre 1960-1971, il mit un certain nombre d'enseignants français à la disposition du célèbre Collège d'Alborz de Téhéran. Mais ce programme fut interrompu à la mort du général de Gaulle et à la suite de l'apparition et de l'augmentation croissante des difficultés économiques en France.

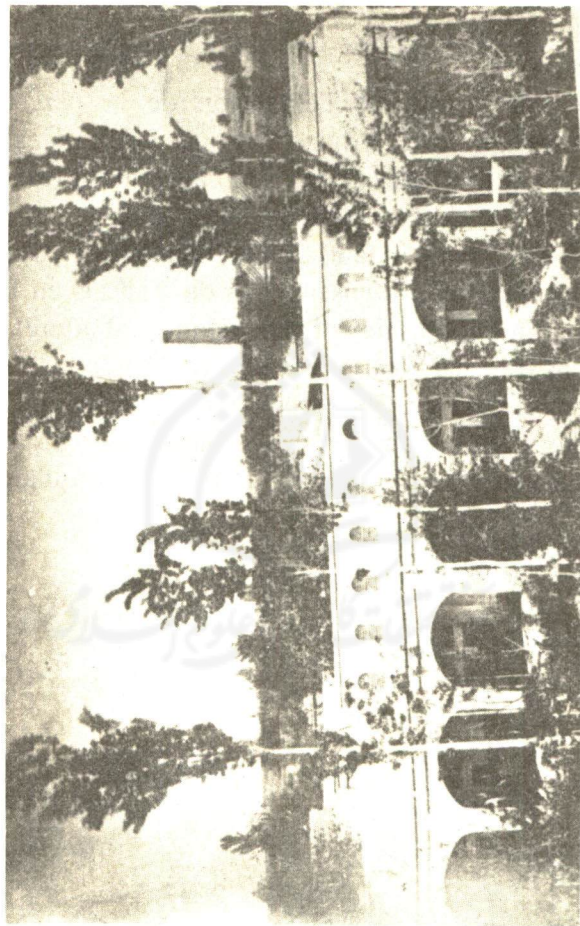
Ces difficultés, ainsi que l'extension de la percée anglo-américaine en Iran, dont l'origine remonte aux années 1930, et leur mainmise sur toutes les affaires du pays, furent les causes du recul du français et de la suprématie de l'anglais.²⁴ Aux causes principales de ce recul il faut ajouter également, d'une part, l'insuffisance du nombre d'enseignants du français en Iran,²⁵ et d'autre part l'immobilisme et le manque d'intérêt que le gouvernement français manifeste à l'égard de l'enseignement du français dans notre pays. Ainsi nous sommes fort loin de l'époque où «l'enseignement du français devint obligatoire dans toutes les écoles de Téhéran»²⁶, et où «on parlait français jusqu'au fond de la Perse».²⁷

24- Voir l'article de N. Pourjavady, pp. 7-10.

25- Ce problème a été abordé et débattu au «Séminaire des problèmes des professeurs des langues étrangères», organisé en 1981 par les Presses Universitaires d'Iran (P.U.I.).

26- René MOULIN, *La guerre et les neutres*, Paris, Plon, 1915, p. 320.

27- Claude ANET, *Feuilles Persanes*, Paris, Grasset, 1924, p. 68.



Dār ol-Fonūn, premier foyer de l'enseignement moderne en Iran (Photo prise vers 1880).